

... j'imagine je, j'imagine tu, j'imagine nous...

Exposition

Du 21 mai au 28 août 2010

Entrée libre et gratuite aux heures d'ouverture
Accueil de groupes sur rendez-vous

Médiathèque Benjamin-Rabier
Médiathèque Léopold-Sédar-Senghor
Médiathèque Félix-Leclerc
Médiathèque du Bourg-sous-la-Roche
Centre ville
www.nousautre.com



Performance Kamishibai

Samedi 12 juin 2010 - 15 h 30

Auditorium - Médiathèque Benjamin-Rabier
Gratuit sur réservation au 02 51 47 48 34

Le terme « kamishibai » vient du japonais : « kami » signifiant « papier » et « shibai » « théâtre ». Ce petit théâtre d'images ambulant permet au conteur d'improviser des histoires. Dominique Lacoudre a créé le sien, édité par l'atelier de sérigraphie de la Fraternelle à Saint-Claude (Jura).

À partir de cette édition, la comédienne Annaïck Domergue interprète un texte de sa création. Dans sa mise en scène, elle invite Dominique Lacoudre à intervenir.

Cette collaboration a été initiée par le service culturel de la ville de Sainte-Luce-sur-Loire et l'artothèque de Nantes en février 2010.

Visites commentées

les samedis 29 mai, 26 juin,
24 juillet et 28 août à 15 h 30

Médiathèque Benjamin-Rabier
Esplanade Jeannie-Mazurelle
85000 La Roche-sur-Yon
Tél : 02 51 47 48 34
art@larochesuryonagglomeration.fr
www.abcd.ville-larochesuryon.fr

Avec le soutien financier de



Pierre Regnault

Président de la Roche-sur-Yon Agglomération

et le Conseil d'Agglomération

ont le plaisir de vous convier au vernissage de l'exposition de
Dominique Lacoudre

le vendredi 21 mai 2010 à 18 h 30

à la médiathèque Benjamin-Rabier à la Roche-sur-Yon

« Pour cette exposition, je continue d'interroger la place de l'individu, son identité, son libre arbitre, au sein d'une société de plus en plus globalisée. Si j'écris "je" ou utilise mon image, ce n'est pas à des fins autobiographiques mais pour introduire un recentrage sur l'individu.

Dans l'espace d'exposition, pour une fois, je ne veux ni casser ni disperser les séries murales : dessins ou peintures.

Je veux jouer sur l'alternance de celles consacrées à l'espace urbain et celles où je transforme mon image, entremêlée d'autofilmages vidéos.

Cette exposition se déploie dans la ville et dans l'ensemble du réseau des médiathèques au travers d'affiches, d'installations et de dessins posés sur socle. »

Dominique Lacoudre

J'imagine... Éric Pessan

« Le titre de l'exposition a été inspiré par un passage de son roman *Chambre avec gisant*. Je lui ai donc proposé de créer une fiction à partir de mon travail.

Né en 1970, cet auteur nantais écrit des romans, des textes en compagnie de plasticiens, ainsi que des livres d'artistes, des fictions radiophoniques et du théâtre. Il anime également des rencontres littéraires.

Son prochain roman, *Incident de personne*, paraîtra en septembre aux éditions Albin-Michel. »

Dominique Lacoudre

BATTRE LES CARTES SANS UNE GOUTTE DE SUEUR

Les cartes, j'ai appris à les battre sans rien laisser paraître de mon excitation. Je contrôle jusqu'aux battements de mon cœur, je le jure. Il me suffit de respirer amplement, de fixer mon regard et de laisser faire mes mains. Avec un peu de discipline, je sais stopper jusqu'à la transpiration excessive qui mouillait – autrefois – mes aisselles. J'étais jeune et poreux, facilement désarçonné. Maintenant je garde la parfaite maîtrise de mes gestes, nul frémissement en surface. Pourtant, en dedans, je suis terriblement fébrile : mélanger les cartes est l'événement sur lequel je bâtis mes journées.

Impassible, je coupe, marque un léger temps d'arrêt et retourne celle du dessus. Souvent je ferme une seconde les yeux avant de contempler le rôle que m'offre le hasard.

Ce matin encore, la carte tirée me propose un sort inconnu de moi. Les cartes ne présentent jamais deux fois le même visage, j'ai beau en tourner une chaque matin depuis des années, elles se renouvellent toujours. Le paquet est épais, une intime réticence me retient de les compter. Statistiquement, je me dis, il devrait advenir qu'un jour je tourne une carte déjà piochée, que j'endosse un costume déjà porté. Mais non. Cela n'arrive pas.

La carte du jour, je l'approche de mes yeux, je vois l'animal dessiné, je me permets un sourire. Je sais dans quelle peau je vais me glisser.

ON PEUT ÊTRE UN ANIMAL SANS SE DÉGUISER

Comme à mon habitude, je sors sans accessoire aucun. Ce serait tellement facile de me laisser pousser deux petits ossicônes, s'étirer mon cou et de pigmenter mon épiderme en paille tacheté de brun. Facile, commun et grossier. L'art véritable est plus subtil, comme dirait Prospéro : « cet art qui, par sa nature secrète, est au-delà de ce que prise le vulgaire ».

Une pensée joyeuse me vient : chaque matin depuis longtemps j'arpente le pentagone précis de la ville en évitant de passer à l'ombre de l'illustre monté sur son cheval. C'est ma petite manie. Je refuse de me laisser gommer par l'ombre de la statue. Jusqu'à ce jour, j'ai toujours pensé que si une ombre doit en mordre une autre, je veux que ce soit la mienne qui l'emporte. Le Glorieux devait le pressentir, lui qui a fait placer son effigie au sommet d'une haute colonne. Aujourd'hui, pour la première fois, il ne m'échappera pas. Mon ombre si haute giflera son visage de bronze, recouvrira le cheval tout entier. Aujourd'hui l'Altier sera un nain.

Pour endosser mon rôle, il suffit de voir les choses de haut.

MÂCHER LES PLUS HAUTES FEUILLES N'EST PAS À LA PORTÉE DU PREMIER VENU

Désertées, les rues de la ville répercutent l'écho de mes sabots. Il est tôt mais les gens sont déjà levés depuis belle lurette. Jerricans à la main, ils sont partis se battre devant les stations services. Les mêmes qui militent bicyclette et développement durable s'étripent pour quatre litres de carburant. Depuis quelques mois les stations sont ravitaillées la nuit, sous escorte militaire. Elles ouvrent à six heures et sont contraintes de fermer, à sec, une ou deux heures plus tard. De temps en temps on ramasse un mort. Les gens en viennent aux mains pour ce qu'ils convoitent, c'est logique.

Je marche et personne ne me remarque. C'est toute la finesse de mon art. L'air de rien, je broute des feuilles de géranium aux fenêtres des seconds et troisièmes étages. Mon repas serait fade s'il n'était pas assaisonné de petits insectes. Aux mouches, je préfère les cafards, plus craquants, plus vifs. Les jardinières forment une petite forêt sagement entretenue à cette altitude. Parfois une vieille dame m'aperçoit qui ne le dira à personne : elle sait bien que ses enfants n'attendent que ça pour la placer en maison de retraite et louer son appartement. Elle ravale son cri, conserve une nouvelle chose inarticulée en elle.

EN VILLE, TOUS LES ARBRES ONT ÉTÉ COUPÉS

Le jeu de carte, je ne dirai pas qui me l'a donné. Il est des secrets trop importants pour être confiés, même à des gens de bonne foi.

Trop d'engrais chimiques dans les jardinières, c'est étrange de penser que des plantes ne connaîtront jamais le goût de la terre et du sol. Si je ne prends pas garde, je vais être malade.

Crânement, je soutiens les regards. Je n'ai pas que des amis en ville, certains ont confusément compris que je leur échappais. Les gens n'aiment pas ceux qui n'obéissent pas à leurs lois.

Sous l'émotion de la confiance, un jour, quelqu'un m'a avoué qu'il avait du mal à me cerner. J'ai vu qu'il ne plaisantait même pas, il était sincère. Il ne réalisait pas qu'il parlait comme un militaire ou un policier. Les mots ont plusieurs sens, il faut les utiliser avec précaution. Cet homme répétait qu'il me cernait mal et il ne voyait pas que ce jour-là j'étais un arc-en-ciel.

Et la veille, il n'avait pas pris garde à mes griffes.

LES GENS NE COMPRENENT MÊME PAS CE QU'ILS DISENT

De mon point de vue élevé, la ville est des plus intéressante. C'est l'avantage : j'ai beau reprendre chaque matin le même trajet, les lieux ne sont jamais deux fois identiques. On ne vit pas la même chose si on s'empêtre dans ses ailes, si on donne des coups de becs aux vitrines ou si l'on glisse ses écailles dans les caniveaux.

Au clochard qui me demande une pièce, j'offre un sourire. Comme chaque matin, il m'injurie silencieusement. Nous jouons cette scène depuis des années sans qu'il ne me reconnaisse. Homme a-t-il déjà reçu tant de sourires de tant d'êtres distincts ? S'il savait...

Mes pattes frétilent, dommage que les trottoirs ne permettent pas de courir librement. Je n'échappe pas à toutes les règles, il faut bien en respecter quelques unes de peur de se retrouver seul. Ce n'est pas si simple. Rien n'est si simple.

SOUVENT ON NE POSE PAS LES BONNES QUESTIONS

Vers 8h30, les gens refluent vers le centre ville. Aux visages, on voit qui est nanti et qui est déçu. Je ne sais si certaines personnes sont porteuses d'un grand rêve. Comment sonder aussi profondément les visages ?

Je vais, heureux des possibilités de mon corps qui, paraît-il, pourrait courir si vite et atteindre des pointes de plus de 50 km/h. Savent-ils, les passants, que mon nom vient de l'arabe *قفارز* qui signifie charmant ? Ne voient-ils pas la hauteur vertigineuse de mon cou ? Ne sentent-ils pas que je pèse plus d'une tonne ? Ne craignent-ils pas mes ruades ?

Les gens se posent si peu de questions, ils rivent leurs yeux au sol, s'installent dans leurs soucis, clôturent strictement leurs rêves. Rien ne fuit d'eux. Ils contiennent.

Je regarde les gens, et je me demande qui a coulé le bitume sous leurs pieds, qui a élevé les immeubles, planté les lampadaires, enduit les murs, suspendu les rideaux aux fenêtres, fixé les gouttières, peint les volets, installé les bancs, posé les dalles ? De ma hauteur prodigieuse, la ville est un musée d'œuvres anonymes et émouvantes. Il en a fallu des efforts et des milliers d'heures pour assembler pierre à pierre ce paysage. Je m'étonne que personne ne paraisse s'en émouvoir.

L'air vif chatouille mes naseaux. Il va pleuvoir et je pense que je vais aimer la sensation d'humidité sur mes poils. J'ai souvenir d'un orage fabuleux, un jour où j'étais tout en écailles et en griffes : jamais avant cette expérience je n'avais compris ce que signifiait la pluie.

LES GENS CROIENT SAVOIR BIEN DES CHOSES

Je jure : jamais je n'ai tenté de détourner les règles, de tirer plusieurs cartes afin de choisir celle qui me plait le plus ou de retrouver une carte particulièrement agréable. Je suis civilisé, je respecte le règlement : sans cela, que me resterait-il ? Dans ma vie, j'ai été scorie, ciron, plaque de fonte, buée, plume, salaud, saint ou gorille. Une fois : arbre coupé, récemment tronçonné par décision bureaucratique, je me souviendrai toujours du durcissement progressif de ma sève, c'était comme une minéralisation, un dessèchement lent et inexorable. J'ai accepté le sort des cartes, sans rechigner. Certains jours terribles, certains jours ennuyeux, certains jours – comme aujourd'hui – fastes et chanceux.

Je vais. Entre deux nuages et deux toits, le soleil parfois m'étire une ombre interminable.

A tort, on me décrit comme muet. Rendant la monnaie à la boulangère, j'articule une petite politesse. Je garde pour moi les efforts de contorsionniste qu'il m'a fallu accomplir pour pénétrer dans ce commerce. La vendeuse me répond machinalement.

Je sais en moi deux grands cris : l'un de douleur (celui que je pousserais si un lion parvenait à saisir ma si longue gorge entre ses crocs), l'autre de jouissance (qui restera sans doute inarticulé, tant il est peu probable que ma route croise celle d'un semblable dans cette ville).

C'est le problème des êtres d'exception, ils sont souvent seuls.

UN CIEL COMME JE N'EN AI JAMAIS VU

Je marche dans la ville et mon sabot rend l'écho d'une joie. Quelque chose dans l'air charrie du sel. L'océan n'est pourtant pas si proche, le vent souffle de l'ouest. Le chaloupé de ma démarche m'hypnotise, il y a un je-ne-sais-quoi de voluptueux à flâner dans les rues, à claquer du sabot au sol. Une fleur de balcon entre les mâchoires, j'écoute le passage du vent sur mon pelage, la langoureuse caresse du jour à peine commencé. J'entends des bruits que je suis le seul à entendre. Je vois des couleurs que je suis le seul à voir. Je m'éloigne du centre pour rejoindre la rivière où je pourrais laper un peu d'eau et – si le cœur m'en dit – m'ébattre joyeusement. Jusqu'au soir, j'emplirai ce jour de merveilles, c'est mon art, je repense à Prospéro : je suis fait de l'étoffe dont on tisse les rêves, et je pars. Au galop.

ce que je vois pas n'existe pas

réfléchir ce que l'on attend de moi



disparatre



un microcosme comme repère
celui qui est lâche perd



peut-on choisir ses couleurs?
sans légende
battre les cartes



le pouvoir de l'anonymat



rêver

satisfaire les cons pour mieux après



oublier
jouir

parler
résister
savoir



moi
jouer

ici
en attendant que les arbres repoussent

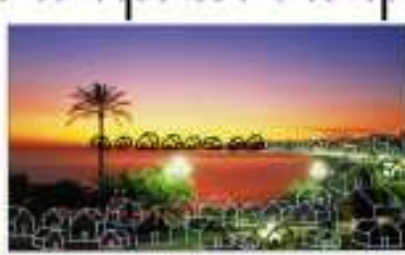


lutter
à chaque instant quel que soit
le point de vue être la bonne
personne au bon moment



la réalité
casser

devoir



aimer
regarder
ensemble

conscience
maintenant
liberté
un point de vue à tout prix

refuser



oublier que l'on a mal ailleurs



être la bonne
personne au
bon moment

tricher
transformer
rire
croire

mes réalités
choisir
accepter
monstruosités
monstruosités
les monstruosités de mes



devoir



Avignon

pleurer



imaginer
patience
casser l'entrée du temple
pour le refaire à mon goût



animal domestique